

N

O

III

D

O

THÉÂTRE
DE L'EUROPE

direction Stéphane Braunschweig

Tristesses

un spectacle
d'**Anne-Cécile Vandalem**

Das Fräulein (Kompanie)

Tristesses

un spectacle
d'**Anne-Cécile Vandalem**
Das Fräulein (Kompanie)

5 – 27 mai
Odéon 6°
durée 2h10

Rencontre

Judi 10 mai
à l'issue de la représentation
Rencontre avec
Anne-Cécile Vandalem et
Elise Lamy-Rested, philosophe,
organisée par le Collège
international de philosophie.

#Tristesses

La Maison diptyque apporte
son soutien aux artistes de
la saison 17-18

avec

Vincent Cahay
Rasmus II
Anne-Pascale Clairembourg
Anne Petersen
Epona Guillaume
Ellen Petersen
Séléné Guillaume
Malene Pertersen
(du 3 au 5, du 11 au 13, les 18 et 19,
du 25 au 27 mai) en alternance avec
Asia Amans
(du 6 au 10, du 15 au 17,
du 22 au 24 mai)
Pierre Kissling
Rasmus I
Vincent Lécuyer
Joseph Larsen
Catherine Mestoussis
Margrete Larsen
(du 3 au 13 mai) en alternance avec
Zoé Kovacs
(du 15 au 27 mai)
Jean-Benoit Ugeux
Soren Petersen
Anne-Cécile Vandalem
Martha Heiger
(du 3 au 6 mai, les 24 et 25 mai)
en alternance avec
Florence Janas
(du 8 au 23 mai, les 26 et 27 mai)
Françoise Vanhecke
Ida Heiger
Alexandre Von Sivers
Käre Heiger

conception, écriture,
mise en scène
Anne-Cécile Vandalem
composition musicale
Vincent Cahay
Pierre Kissling
scénographie
Ruimtevaarders
création sonore
Jean-Pierre Urbano
lumière
Enrico Bagnoli
costumes
Laurence Hermant
vidéo
Arié van Egmond
Federico D'Ambrosio
chef opérateur
Federico D'Ambrosio
en alternance avec
Léonor Malamatenios
directeur technique
Damien Arrii
assistante à la mise en scène
Sarah Seignobosc
emsemblage
Fabienne Müller
maquillage
Sophie Carlier
collaboration dramaturgique
Sébastien Monfé
coiffure
Gaëtan d'Agostino

soprano, instrumentiste,
coach vocal ISFV
Françoise Vanhecke
régie
Antoine Bourgain
Tonin Bruneton
Kevin Sage
administration de tournée
Marie Charrieau
direction de production
Audrey Brooking

et l'équipe de
l'Odéon-Théâtre de l'Europe

créé le 10 avril 2016 au Théâtre de Liège
production Das Fräulein (Kompanie)
coproduction Théâtre de Liège, Le Volcan –
Scène nationale du Havre, Théâtre National –
Bruxelles, Théâtre de Namur – centre
dramatique, Le Manège.Mons, Bonlieu scène
nationale Annecy, Maison de la Culture
d'Amiens – centre européen de création et
de production, Les Théâtres de Marseille –
Aix-en-Provence
coproduction dans le cadre du projet
Prospero, Théâtre national de Bretagne,
Théâtre de Liège, Schaubühne am Lehniner
Platz, Göteborgs Stadsteater, Théâtre
national de Croatie, World Theatre Festival
Zagreb, Festival d'Athènes et d'Épidaure,
Emilia Romagna Teatro Fondazione
avec le soutien de la Fédération Wallonie –
Bruxelles / Service Théâtre, Wallonie –
Bruxelles International
avec l'aide de l'ESACT – École supérieure
d'acteurs, LA HALTE – Liège, Le Boson –
Bruxelles

Note d'intention

d'Anne-Cécile Vandalem

En découdre avec ce qui nous désespère quotidiennement, dans ce monde-ci. Je veux parler de la tristesse. De la diminution de puissance¹ exercée chaque jour sur nos corps. Cette diminution s'exerce par l'emprise d'autre(s) corps sur les nôtres. Ces corps peuvent être des personnes, des choses ou des situations.

Je veux parler de la tyrannie de la positivité parce qu'aujourd'hui, dans nos sociétés occidentales, nous n'existons qu'au regard de ce que nous faisons. Cette positivité s'accompagne d'une surexposition qui, à la manière d'un projecteur de théâtre, éclaire le spectacle de nos actions de sa lumière permanente, aveuglante et paralysante. Quelle place dans un tel paysage pour l'ombre, le scintillement (le mouvement d'aller et retour entre l'ombre et la lumière), la résistance, le désir ?

Je veux parler de la relation de la tristesse et du pouvoir, car il est évident que la plus grande arme politique actuelle est l'attristement des peuples, dont la culpabilité, la honte, la frustration, l'impuissance, la haine et la désespérance sont des dérivés. Je veux parler des émotions comme motions et puissance de transformation, car lorsqu'elles se changent en pensées et en actions, les émotions peuvent être élan, moteur, énergie vive pour initier une prise de parole ou un acte.

Je veux montrer les larmes en tant que manifestation des signes extérieurs de la tristesse, car elles ont une puissance esthétique infinie. Je veux parler de l'adolescence comme force vive, puissance pour le futur ; du déploiement paradoxal de ces corps dans lesquels naissent les désirs tandis que s'abattent les espoirs.

Et enfin, je veux parler de la *Survivance des lucioles*, "de ce qui tombe et déchoit, assurément, mais qui, dans sa chute, émet une lueur de météorite propre à renseigner sur leur passé les peuples qui viennent après et à orienter leur avenir ; toute image qui assure la transmission d'une expérience et, par là, la survivance des peuples exposés à disparaître"².

1. Terme qui, selon l'interprétation qu'en fait G. Deleuze, pourrait s'apparenter à l'affect ; l'affect étant la puissance de vie. Cette conception rejoint l'affirmation de Spinoza selon laquelle il y a, à l'origine de toute forme d'existence, une affirmation de la puissance d'être.

2. Voir G. Didi-Huberman, *Survivance des lucioles*, éd. de Minuit, 2009.

La ligne de tristesse et la ligne de joie

Entretien avec Anne-Cécile Vandalem

Sans nous en révéler l'intrigue, parlez-nous de *Tristesses*, que vous avez décidé de monter à la manière d'un polar, d'un thriller.

Anne-Cécile Vandalem – L'histoire ne puise pas sa source dans la réalité mais s'en inspire en développant un sujet qui pourrait ressembler à un fait divers : deux adolescentes prennent les armes pour tuer la dirigeante d'un parti populiste. Comment se procurent-elles des armes ? Qui les aide dans leur quête ? Est-ce la mère de cette dirigeante qui a commandité le meurtre ? À partir de ces questions, l'intrigue s'est élaborée. J'ai choisi de faire débiter la pièce par la découverte du corps de la mère au moment où la dirigeante, qui est d'un parti d'extrême-droite, est en passe de devenir Premier ministre du Danemark. La candidate revient donc sur son île natale, à la fois pour les funérailles mais aussi pour régler des problèmes liés à la faillite des abattoirs de son père.

Ce dernier, des années auparavant, détournait les fonds de son entreprise – jadis poumon économique de la région – pour financer le parti dont elle a hérité. Une troisième raison de son retour est l'idée de monter un studio de cinéma de propagande sur l'île. Témoin de cette époque, l'ancien comptable, aussi pasteur, voit revenir cette candidate... Tous ces personnages sont liés par un même nœud tragique : l'effondrement économique et social de l'île, qui s'est vidée après la fermeture des abattoirs. Ce détournement de fonds est un détournement de vie, c'est l'histoire d'un sacrifice, le terreau d'un état de guerre civile. C'est un des états de la tristesse.

La tristesse, le rapport au pouvoir et à la manipulation, “l’attristement des peuples” ne sont pas des sujets régulièrement débattus, sauf peut-être par la philosophie. Qu’est-ce qui vous a amenée à le traiter, quel sens lui donnez-vous ?

A-C. V. – Un jour, je me suis demandé : pourquoi quelqu’un qui se sait condamné n’irait-il pas, avant de mourir, prendre une arme et tuer quelqu’un ? Je me suis demandé comment réagir face à une situation de violence qui nous accule. J’avais lu ce que Gilles Deleuze écrivait sur la ligne de tristesse et la ligne de joie. Pour lui, la tristesse résulte de la pression d’un corps sur un autre à qui cette pression ne convient pas. Il peut s’agir d’une personne mais aussi d’une situation. Deleuze nous dit qu’il y a des tristesses inévitables et des tristesses provoquées. Des tristesses même qui blessent mais vers lesquelles on continue d’aller. C’est un peu comme s’acharner à plonger dans la mer quand on ne sait pas nager... Ce n’est pas grave de ne pas savoir nager, mais si on se trouve au milieu d’une piscine, cela devient problématique. Même s’il est possible d’arriver à s’extraire d’une situation de tristesse, j’ai préféré mettre sur scène des personnages qui n’y arrivent pas. Ici, la tristesse est omniprésente : dans les rapports entre les gens, dans les rapports de ces gens au pouvoir qui les a sacrifiés par intérêt... Les rapports deviennent infernaux, cruels, et coincent les gens dans des situations d’impuissance. À l’extrême, je pourrais dire qu’il y a une sorte de tristesse ultime : la tristesse qui soumet l’imagination, qui la colonise.

La mort et l’oubli sont aussi deux thèmes importants de ce spectacle pourtant très drôle.

A-C. V. – J’ai un rapport animiste au monde. Je crois en l’irrationalité, en des choses qui ne s’expliquent pas ou qui s’expliquent autrement, en ouvrant certaines perspectives. La tristesse naît de l’ultra-rationalité, de l’impossibilité de donner un sens à ce qui est au-delà du visible : un certain rapport au passé, à l’archaïsme. C’est ce dont parle le philosophe Georges Didi-Huberman dans *Survivance des lucioles*. Nous sommes aussi ce qui nous traverse, impossible à formaliser, comme le passé, le désir. Ici, je le manifeste en essayant de faire revenir les choses, de réactiver leurs dimensions symboliques. On oublie trop facilement, notamment l’Histoire. Pourtant, sans l’Histoire, nous ne pouvons pas nous inscrire dans quelque chose de plus vaste que l’actualité. Une sorte d’amnésie nous plonge

dans une forme de tristesse. Mais la pièce est drôle parce qu’elle est cruelle, parce qu’elle met des personnages dans des situations extrêmes. C’est le ressort comique de *Tristesses*.

Auteur, comédienne, metteuse en scène, vous occupez un rôle déterminant dans la conception de ce spectacle. Comment écrivez-vous, travaillez-vous avec vos comédiens ?

A-C. V. – J’aime être à toutes les étapes de la construction d’un spectacle, y compris la production, mais je ne travaille pas seule. J’aime tous les stades parce qu’ils sont liés les uns aux autres. Quand je commence à travailler, je veux savoir quels seront les décors de l’action. Quand j’écris, c’est avec une certaine idée du rythme, car j’ai besoin de prendre en compte la musique. Petit à petit, j’imagine un objet qui va plus tard être mis à l’épreuve de la réalité pour voir comment il fonctionne, comment il résiste. Au départ de *Tristesses*, j’avais une base, un scénario. Pour le tester, pour en vérifier la structure, j’ai fait un premier atelier en juillet 2014 avec trente acteurs. J’ai travaillé en cinq chapitres de deux heures d’improvisation. Je leur donnais des informations au fur et à mesure sur l’histoire. Ensuite, j’ai écrit les grands développements de l’intrigue et j’ai imaginé plus précisément des personnages.

Un an plus tard, en juillet 2015, pendant quinze jours, j’ai fait un nouvel atelier avec les acteurs définitifs du projet, dont certains étaient issus de l’atelier précédent. Et comme pendant le spectacle les musiciens sont sur scène, il était important qu’ils travaillent à l’élaboration du spectacle pendant les répétitions, en direct, au même titre que les comédiens. Cela m’a permis d’aller encore plus loin dans le rapport de la musique à l’image cinéma qui n’est pas le même que le rapport de la musique au théâtre. Après cette période, j’ai écrit les dialogues. Jouer dans le spectacle est pour moi une question de plaisir mais aussi une façon de mettre en scène. Je trouve qu’il est plus facile en étant en scène avec les comédiens de transmettre un rythme, une méthode, un rapport au jeu. Par ailleurs, même si c’est plus technique, j’aime mettre des comédiens en présence d’enfants. Cela induit un rapport de jeu très direct, très concret. On ne peut pas mentir avec les enfants. Ils savent pourquoi ils jouent et jouent complètement. Leur présence, leur force naïve et parfois dangereuse, raconte aussi une certaine ouverture au monde.

La maison est très présente dans cette pièce. Parlez-nous de votre goût pour les scénographies, pour l'architecture.

A-C. V. – J'en reviens toujours à la maison, la présence de l'intérieur et de l'extérieur, et à la nourriture aussi. Ce sont des symboles de ce qui rapproche et divise les gens que je retrouve systématiquement dans mes pièces. Pour *Tristesses*, je voulais un village. En juillet 2014, mon idée était assez simple : matérialiser ce village par un marquage au sol des espaces, mais cela ne marchait pas, c'était assez pauvre du point de vue théâtral. En juillet 2015, j'ai essayé de travailler avec des structures, de créer des espaces parfois cachés qui pourront être filmés. On pourrait dire que le marquage au sol se déplaçait en 3D pour permettre une certaine perméabilité des espaces. Mais là non plus, ce n'était pas satisfaisant, parce que depuis le gradin, ce n'était plus du tout théâtral : le regard du spectateur risquait de se fixer uniquement sur les écrans et plus du tout sur la scène. Finalement, nous avons créé un village, une place avec une église et trois maisons fermées visitées seulement par le biais des caméras. Il y a deux espaces, théâtral et cinématographique, et des percées entre les deux.

Les comédiens sont à la fois acteurs d'une pièce de théâtre et d'un film, monté et projeté en direct sur scène. D'où vient cette attirance de votre théâtre pour le cinéma ?

A-C. V. – C'est la première fois que je formalise ce rapport du théâtre au cinéma dans une pièce, même s'il a toujours été très présent. Au théâtre, j'aime que les choses résistent parfois à leur mise en place. Il faut trouver des moyens concrets pour mettre en scène. Mais j'ai toujours eu très envie de faire du cinéma, de devenir réalisatrice. Petit à petit, je me donne les moyens d'y arriver. Dans *Tristesses*, avec les comédiens, nous travaillons à partir d'un découpage très clair en fonction des axes des caméras, dans un rapport de montage en direct. Le théâtre nous permet de montrer le lieu, de définir un espace de jeu et j'utilise toutes les possibilités du cinéma pour voir ce dont on parle sur scène.

Propos recueillis par Francis Cossu



Séléné Guillaume et Françoise Vanhecke © Pascal Victor



Anne-Cécile Vandalem, Jean-Benoit Ugeux, Epona Guillaume, Anne-Pascale Clairembourg, Catherine Mestoussis et Vincent Lécuyer © Phile Deprez



Jean-Benoît Ugeux, Bernard Marbaix, Anne-Pascale Clairembourg, Anne-Cécile Vandalem et Catherine Mestoussis © Pascal Victor

Extrait du texte

Margrete Larsen On chantera le chant des éleveurs.

Soren Petersen Qu'est-ce qu'elle en a à foutre d'un chant de fermiers !
Quand elle va à l'étranger, c'est l'hymne national qu'on lui chante.

Margrete Larsen Elle ne va pas à l'étranger, elle revient sur son île. Et sa mère vient de mourir.

Soren Petersen De se pendre ! Sa mère vient de se pendre !

Margrete Larsen Au drapeau ! On ne chante pas l'hymne national à quelqu'un dont la mère vient de se pendre au symbole de...
[...]

Soren Petersen À sa femme. Qu'est-ce que tu en penses toi ? *Anna Petersen n'a pas le temps de répondre.* De toute façon, c'est moi le maire sur cette île ! L'autorité c'est moi ! On chantera ce que je décide. Ici on reçoit un futur chef d'État avec l'hymne national pas avec une chanson de fermiers. À *Anna*. Va chercher ma trompette, mon canard.

Margrete Larsen Tu m'humilies Petersen ! Tu nous humilies.

Kåre Heiger arrive sur la place du village.

Kåre Heiger Pourquoi est-ce que ma femme est toujours là-haut ?

Soren Petersen Mes condoléances, M'sieur Heiger.

Kåre Heiger *Suum cuique*, Petersen, à chacun son dû.

À *Joseph Larsen*. Je vous ai posé une question. Qu'est-ce que ma femme fait, pendue au milieu du village ?

Joseph Larsen C'est votre fille qui a demandé à ce qu'on n'y touche pas.

Kåre Heiger Comment ça ?

Joseph Larsen Elle a demandé à ce qu'on n'y touche pas avant son arrivée.

Kåre Heiger Et quoi ? Vous n'allez pas y toucher ?

Soren Petersen Non, M'sieur Heiger. Nous n'y toucherons pas. Puisque c'est sa volonté.

Kåre Heiger Et la volonté de ma femme, vous y avez pensé ?

Soren Petersen Sauf votre respect, Monsieur Heiger, je pense que la volonté de votre femme est accomplie.

Kåre Heiger Se pendre avec le drapeau du Danemark. Quelle salope !

Soren Petersen C'est un coup pour la patrie, M'sieur Heiger, ça, c'est un mauvais coup.

La vague populiste globale : coïncidence ou transformation de la politique ?

“Un spectre hante l'Europe, le spectre du populisme”, pourrait-on dire en détournant la formule célèbre par laquelle Marx commence le *Manifeste du Parti communiste* (1848). [...]

Le phénomène ne se limite pas à l'Europe et revêt un caractère mondial. [...] Est-ce l'effet d'un repli identitaire planétaire produit par la mondialisation, exacerbé par la menace terroriste, et qui se traduit par une demande de protection, de contrôle des migrations et de préservation des identités nationales et culturelles ? Beaucoup le disent, qui mettent cette vague sur le compte de la “revanche du peuple contre les élites” ou de la “bureaucratie européenne”. Ce faisant, ne donnent-ils pas raison aux démagogues et aux populistes, et ne participent-ils pas d'une sorte de jubilation contre l'ordre établi et la “pensée unique” d'où peut sortir le pire ? [...] Le populisme est en effet une façon de faire de la politique qui rompt avec une tradition séculaire où celle-ci est conçue comme une délibération rationnelle et pluraliste en vue du bien commun, tradition qui est au fond celle de la démocratie représentative. Or, si l'on réfléchit aux causes de cette rupture simultanée dans tant d'endroits du monde, l'on trouve des phénomènes tels que : la politique-spectacle, voire la politique conçue comme télé-réalité avec son drame instantané, l'exclusion sur le champ du plus faible ou du moins percutant ; l'immédiateté des demandes et des réponses politiques, que symbolise le tweet ; la priorité accordée à la manipulation en temps réel des émotions ; l'information-Internet avec sa face obscure, la non-hiérarchisation des sources, les fausses nouvelles immédiatement répandues à l'échelle planétaire [...]. Tous ces facteurs contribuent à expliquer les succès récents du populisme. Ils traduisent une volatilité des attentes et des expressions politiques qui aura déjoué les prévisions les plus solides. Ils sont peut-être, à ce compte, autant que la résurgence de phénomènes anciens, l'amorce d'une transformation en profondeur de la politique.

Gilles Andréani, “La vague populiste globale : coïncidence ou transformation de la politique?”, in *Questions internationales*, n°83, janvier-février 2017, p. 4-6, DILA

© La Documentation française

Anne-Cécile Vandalem

Actrice, autrice et metteuse en scène, Anne-Cécile Vandalem développe au sein de Das Fräulein (Kompanie) un travail singulier de création artistique contemporaine. Elle est à l'origine de l'écriture, de la mise en scène et de la conception artistique et scénographique (en collaboration avec différents scénographes) de l'ensemble de ses projets. Elle est par ailleurs interprète d'une majeure partie de ceux-ci.

Anne-Cécile Vandalem est née le 9 février 1979 à Liège (Belgique). Après des études d'interprétation au Conservatoire Royal de Liège, elle débute sa carrière auprès de metteurs en scène et collectifs théâtraux tels que Charlie Degotte, Dominique Roodthoof et la Compagnie Transquinquennal. C'est en 2003 qu'Anne-Cécile Vandalem commence son travail d'écriture de spectacles avec *Zaï Zaï Zaï Zaï* (2003) et *Hansel et Gretel* (2005), en collaboration avec Jean-Benoît Ugeux.

Dès lors, la fiction est la forme de prédilection de l'autrice. De 2008 à 2013, l'habitation y joue le rôle principal, en tant que lieu de confinement par excellence, par lequel et avec lequel tout arrive. Partant d'un univers ultra-réaliste, Vandalem a défini le cadre de prétendues tragédies domestiques, individuelles avec *(Self)Service* (2008), familiales avec *Habit(u)ation* (2010), ou collectives avec *After the Wall (Utopia)* (2013). Ces spectacles constituent la Trilogie des parenthèses.

Parallèlement, elle crée, en collaboration avec l'ingénieur du son Brice Cannavo, *Michel Dupont, réinventer le contraire du monde*, un spectacle sonore pour adultes et adolescents, et *Still too Sad to Tell You*, installation vidéo de portraits pleurants qui annonce ses travaux futurs.

En 2014, Anne-Cécile Vandalem entame l'exploration des modalités de la posture et de l'imposture. Elle questionne la capacité d'action et de transformation du réel d'un individu au sein de la société et aborde la problématique du dévoilement comme posture honnête et/ou stratégique au sein de son écriture. Ses créations *Looking for Dystopia* (2014) et *Que puis-je faire pour vous ?* (2015) témoignent de ces préoccupations esthétiques.

Arctique, spectacle créé en janvier 2018, est le deuxième volet après *Tristesses* (2016) d'une trilogie sur la fin de l'humanité appelée *That's all Falks !* Il sera présenté cet été au Festival d'Avignon et repris aux Ateliers Berthier en janvier 2019.

Mai

19h30 Grande salle

Inattendus

L'Esprit de Mai

À l'occasion du cinquantième anniversaire de mai 68, il faut redire l'importance de l'Odéon qui, du 15 mai au soir au 14 juin au matin, fut l'espace, contradictoire et expérimental, de la prise de la parole et du "tout est possible".

Antoine de Baecque conduira dans cet esprit une performance historique, avec de nombreux invités...

lundi

7

mai

19h Auditorium du Louvre

Théâtre et pouvoir

Vivre / régner : Bérénice

Vu par Célie Pauthe, metteuse en scène.

Avec Sophie Jugie, directrice du département des sculptures au musée du Louvre.

Rencontre animée par Daniel Loayza.

Lecture par Judith Morisseau.

"Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner" : tels sont les mots par lesquels Titus signifie à sa bien-aimée Bérénice qu'il leur faut se séparer. Il s'y résigne le jour même où Rome lui confie le pouvoir impérial. Mais ce pouvoir n'est pas toute-puissance... Célie Pauthe partage avec nous sa lecture d'un Racine hanté par le fantôme de Marguerite Duras.

En lien avec le spectacle *Bérénice*.

(tarifs particuliers)

vendredi

18

mai

Cycles

Inattendus

Pour se laisser surprendre, des événements programmés au gré des opportunités, des affinités ou de l'actualité.

Théâtre et pouvoir

Pour explorer les formes de la représentation du pouvoir, le musée du Louvre et l'Odéon-Théâtre de l'Europe s'associent pour proposer deux cycles de rencontres. À l'auditorium du Louvre deux rencontres associant un metteur en scène de la saison et un conservateur autour d'un choix d'œuvres, et à l'Odéon quatre dialogues philosophiques proposés par Marc Crépon, directeur du département de Philosophie de l'ENS.

DES DÉBATS, DES RENCONTRES, DES INATTENDUS...

Traverses, ce sont tous les chemins – obliques, surprenants, voire buissonniers – que l'Odéon vous propose de suivre dans les alentours des spectacles et au-delà.

Fragments de saison

Conversations entre Daniel Loayza, conseiller littéraire de l'Odéon, et un amateur éclairé, écrivain ou essayiste. En écho aux œuvres ou aux auteurs de la saison, sous forme de livres commentaires enrichis de lectures, une invitation à vagabonder au-delà du sens premier.

Venez à plusieurs !

Carte TRAVERSES :

10 entrées

50€ / 30€

(moins de 28 ans)

Une ou plusieurs places lors de la même manifestation

Tarifs : 10€ / 6€

theatre-odeon.eu

01 44 85 40 40

#Traversesodeon

Auditorium du Louvre

Tarifs : 8€ / 4€

(hors carte TRAVERSES)

Réservation uniquement

au Louvre

01 40 20 55 00

18h Salon Roger Blin

Fragments de saison

Pourquoi un monde en trois unités ?

Avec Georges Forestier, historien de la littérature. Temps, lieu, action : en matière de dramaturgie, nos souvenirs scolaires résument souvent les leçons de la doctrine classique à ce seul trio, celui des (trop ?) fameuses "trois unités". D'où viennent-elles donc, et d'où vient l'importance qu'on leur accorde ? Jouisent-elles d'un égal prestige ? Quels rôles jouent-elles dans les débats esthétiques du Grand Siècle, et quels sont leurs liens avec d'autres concepts essentiels de sa poétique, tels que l'imitation et la vraisemblance ? En lien avec les spectacles *Bérénice* et *L'Avare*.

18h Salon Roger Blin

Théâtre et pouvoir

L'exercice tragique du pouvoir

Un dialogue philosophique entre Marc Crépon et Vincent Delecroix, philosophe et écrivain.

Il arrive que, pour son plus grand malheur, le pouvoir expose celui qui l'exerce à prendre des décisions en contradiction avec ses propres valeurs, ses sentiments ou ses convictions morales.

C'est la tension dramatique qui en résulte qu'on explorera au fil de cette rencontre en croisant la lecture de textes littéraires et philosophiques.

En lien avec le spectacle *Bérénice*.

mardi

22

mai

jeudi

24

mai

**L'Odéon remercie l'ensemble des mécènes et membres*
du Cercle de l'Odéon pour leur soutien à la création artistique**

Hervé Digne est président du Cercle de l'Odéon

Entreprises

Mécènes de saison

AXA France
Mazars

Grands Bienfaiteurs

Carmin Finance
Crédit du Nord
Eutelsat
SUEZ Eau France

Bienfaiteurs

Axeo TP
Cofiloisirs

Partenaires de saison

Château La Coste
Maison diptyque
Rosebud Fleuristes
Champagne Taittinger

Particuliers

Mécènes

Cercle Giorgio Strehler
Monsieur & Madame
Christian Schlumberger

Membres

Cercle Giorgio Strehler
Monsieur Arnaud de Giovanni
Monsieur Joël-André Ornstein
& Madame Gabriella Maione
Monsieur Francisco Sanchez

Grands Bienfaiteurs

Madame Julie Avrane-Chopard
Madame Marie-Jeanne Husset
Madame Isabelle de Kerviler
Madame Marguerite Parot
Madame Vanessa Tubino

Bienfaiteurs

Monsieur Jad Ariss
Monsieur Guy Bloch-Champfort
Madame Anne-Marie Couderc
Monsieur Philippe Crouzet
& Madame Sylvie Hubac
Monsieur François Debiesse
Monsieur Stéphane Distinguin
Monsieur Laurent Doubrovine
Madame Jessica Guinier
Monsieur Frédéric Jousset
Monsieur Claude Prigent
Monsieur & Madame
Fady Lahame
Monsieur Angelin Leandri
Monsieur Stéphane Magnan
Madame Anouk Martini-Hennerick
Madame Nicole Nespoulous
Monsieur Stéphane Petibon
Monsieur Louis Schweitzer

Parrains

Madame Nathalie Barreau
Monsieur & Madame
David et Véronique Brault
Madame Agnès Comar
Monsieur Pascal Houzelot
Madame & Monsieur
Mercedes et Léon Lewkowicz
Madame Stéphanie Rougnon
& Monsieur Matthieu Amiot
Madame Sarah Valinsky

Et les Amis du Cercle
de l'Odéon

*Certains donateurs ont souhaité
garder l'anonymat

contact :

Juliette de Charmoy
01 44 85 40 19
cercle@theatre-odeon.fr

Spectacles

11 mai – 10 juin / Berthier 17^e

Bérénice

de **Jean Racine**

mise en scène **Célie Pauthe**

avec **Clément Bresson, Marie Fortuit, Mounir Margoum, Mahshad Mokhberi,
Méloïde Richard, Hakim Romatiff**

2 – 30 juin / Odéon 6^e

L'Avare

de **Molière**

mise en scène **Ludovic Lagarde**

avec **Marion Barché, Myrtille Bordier, Louise Dupuis, Alexandre Pallu,
Laurent Poitrenaux, Tom Politano, Julien Storini, Christèle Tual**
et Jean-Luc Briand, Élie Chapus, Benjamin Dussud, Sophie Engel, Zacharie Jourdain,
Élodie Leau, Benoît Muzard

Abonnez-vous à la saison 18 / 19

Ouverture des abonnements

sur internet

dès le lundi 7 mai / 11h

par courrier et par téléphone

dès le mardi 15 mai / 11h



jeux drôles


HERMÈS
PARIS